

ALAA EL ASWANY

L'IMMEUBLE
YACOUBIAN

roman traduit de l'arabe (Egypte)
par Gilles Gauthier

BABEL

Cent mètres à peine séparent le passage Bahlar où habite Zaki Dessouki de son bureau de l'immeuble Yacoubian, mais il met, tous les matins, une heure à les franchir car il lui faut saluer ses amis de la rue : les marchands de chaussures et leurs commis des deux sexes, les garçons de café, le personnel du cinéma, les habitués du magasin de café brésilien. Zaki bey connaît par leur nom jusqu'aux concierges, cireurs de souliers, mendiants et agents de la circulation. Il échange avec eux salutations et nouvelles. C'est un des plus anciens habitants de la rue Soliman-Pacha*. Arrivé à la fin des années 1940, après ses études en France, il ne s'en est plus jamais éloigné. Pour les habitants de la rue, c'est un aimable personnage folklorique, vêtu été comme hiver d'un complet dont l'ampleur dissimule un corps maigre et chétif, une pochette soigneusement repassée et assortie à la couleur de la cravate dépassant de la poche de la veste, son fameux cigare à la bouche – du temps de sa splendeur, c'était un luxueux cigare cubain, maintenant il fume un mauvais spécimen local à l'odeur épouvantable et qui tire mal –, son visage

* Ancien nom de la rue Talaat-Harb. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

ridé de vieillard, ses épaisses lunettes, ses fausses dents brillantes et ses cheveux teints en noir dont les rares mèches sont alignées de gauche à droite pour cacher un crâne dégarni. En un mot, Zaki Dessouki est un personnage de légende, ce qui rend sa présence attachante, et pas totalement réelle, comme s'il pouvait disparaître d'un moment à l'autre, comme si c'était un acteur qui jouait un rôle et dont on savait qu'une fois la représentation terminée il allait enlever ses vêtements de scène pour reprendre ses habits de tous les jours. Si l'on ajoute à cela son esprit enjoué, ses sempiternelles plaisanteries grivoises et son étonnante capacité à s'adresser à chaque personne rencontrée comme à un vieil ami, on peut comprendre le secret de l'accueil chaleureux que lui font, tous les matins aux environs de dix heures, les habitants de la rue : les salutations matinales s'élèvent de toutes parts et, souvent, parmi les employés des magasins, un de ses jeunes amis se précipite vers lui pour l'interroger d'un ton espiègle sur une question d'ordre sexuel qui lui paraît obscure. Zaki bey fait alors appel à ses connaissances encyclopédiques dans ce domaine et il expose aux jeunes complaisamment, à voix audible de tous, et avec force détails les plus infimes secrets du sexe. Parfois même, il leur demande une feuille et un crayon (qu'on lui fournit en un clin d'œil) pour dessiner avec clarté certaines positions originales qu'il a lui-même essayées du temps de sa jeunesse.

Encore quelques informations importantes sur Zaki bey Dessouki : c'est le fils cadet d'Abd el-Aal Dessouki, un des plus célèbres leaders du parti Wafd, plusieurs fois ministre qui, à la tête d'une des plus grosses fortunes d'avant la révolution, possédait, avec sa famille, plus de cinq

mille *feddan** des meilleures terres agricoles. Zaki bey avait fait des études d'architecture à l'université de Paris et il allait de soi qu'il serait un jour appelé à jouer un rôle politique en Egypte grâce à l'influence et à la fortune de son père, mais la révolution avait éclaté et la situation avait changé : Abd el-Aal avait été arrêté et transféré devant un tribunal révolutionnaire et, même si l'accusation de corruption n'avait pu être prouvée, il était resté quelque temps incarcéré et la plupart de ses biens avaient été confisqués par la réforme agraire pour être distribués aux paysans. Peu de temps après, le pacha était mort du choc que ces événements avaient produit sur lui. La catastrophe survenue au père s'était répercutée sur le fils dont le bureau d'étude, ouvert dans l'immeuble Yacoubian, avait vite périclité. Au fil du temps, c'était devenu le lieu où Zaki bey passait ses heures de loisir, où il lisait les journaux, sirotait son café, rencontrait ses amis ou ses maîtresses, ou bien restait des heures à la fenêtre à contempler les passants dans la rue Soliman-Pacha. Pourtant l'échec rencontré par Zaki Dessouki n'avait pas uniquement pour cause l'avènement de la révolution, mais plus fondamentalement son lymphatisme et son abandon à la volupté.

En vérité les soixante-cinq années de son existence, avec toutes leurs péripéties, leurs incohérences, à la fois heureuses et tristes, ont essentiellement tourné autour d'un axe : la femme. Il fait partie de ceux qui ont sombré corps et biens dans la douce captivité des femmes. Pour lui la femme n'est pas un désir qui s'enflamme pour un temps seulement, que l'on rassasie et qui

* Un *feddan* fait un peu moins d'un demi-hectare.

s'éteint, c'est un univers complet de tentations qui se renouvelle dans des images dont la diversité ensorcelante n'a pas de fin : des poitrines abondantes et pulpeuses avec leurs mamelons saillants comme de délicieux grains de raisin ; des croupes tendres et souples qui tressaillent comme si elles s'attendaient à de furieux assauts à revers, par surprise ; des lèvres peintes qui sirotent les baisers et soupirent de plaisir ; des cheveux sous tous leurs avatars, longs et flottant calmement, ou bien longs, tombant en désordre en cascades éparses, ou bien mi-longs, stables et familiers, ou bien courts, à la garçonne, suggérant ainsi, sur le chemin des éphèbes, des formes alternatives de sexualité ; des yeux... ah ! Comme ils sont beaux les regards de ces yeux francs ou mensongers, fuyants, fiers ou timides ou pleins de colère, de blâme ou de réprobation. C'est à ce point, et même avec plus de force encore, que Zaki bey aime les femmes. Il en connaît de toutes les conditions, depuis la *nabila** Kamila, fille de l'oncle maternel du dernier roi avec qui il a appris le raffinement et les rites des alcôves royales : les bougies qui brûlent toute la nuit, les verres de vin français qui avivent le désir et chassent la crainte, le bain chaud avant la rencontre pour enduire le corps de crèmes et de parfums... Il a appris de la *nabila* Kamila, dont l'appétit sexuel était insatiable, comment s'y prendre pour commencer, quand se retenir, que les positions sexuelles les plus osées requièrent quelques mots français très délicats. Pourtant Zaki bey a fait l'amour avec des femmes de toutes les classes sociales : des danseuses orientales, des

* Titre accordé à certains membres de la famille royale qui n'ont pas droit à celui de prince.

étrangères, des femmes de la bonne société, des épouses d'hommes éminents, des étudiantes et des lycéennes mais également des femmes dévoyées, des paysannes, des domestiques. Chacune avait sa saveur particulière et, souvent, il compare en riant l'alcôve soumise au protocole de la *nabila* Kamila et cette mendiante qu'il avait ramassée dans sa Buick, une nuit qu'il était ivre, et qu'il avait amenée dans son appartement, passage Bahlar. Quand il était rentré avec elle dans la salle de bains pour la laver lui-même, il avait découvert qu'elle était si pauvre qu'elle s'était fabriqué des sous-vêtements avec des sacs de ciment vides. Il se rappelle encore avec un mélange de tendresse et de chagrin la gêne de la femme lorsqu'elle enleva ses vêtements sur lesquels était écrit en gros caractères "ciment Portland". Il se souvient que c'était une des plus belles femmes qu'il ait connues et une des plus ardentes en amour. Toutes ces expériences nombreuses, variées, ont fait de Zaki Dessouki un véritable expert de la femme. Il a, dans cette "science de la Femme" comme il dit, des théories curieuses que l'on peut accepter ou refuser mais qui méritent absolument d'être prises en considération : il estime par exemple que les femmes supérieurement belles sont généralement au lit des amantes froides, alors que les femmes d'une beauté moyenne, et même celles qui sont un peu disgraciées, sont toujours plus ardentes car elles ont réellement besoin de l'amour et font tout leur possible pour combler leurs amants. Zaki bey croit également que la façon dont les femmes prononcent le son s, en particulier, témoigne du degré de leur chaleur en amour. Par exemple, si une femme prononce le mot *sousou* ou *besbousa* en chevrotant d'une

façon troublante, alors, il comprend qu'elle fait partie de celles qui sont douées au lit, le contraire étant également vrai. Zaki bey est de même convaincu qu'autour de toutes les femmes à la surface de la terre flotte un halo où passent en permanence des ondes invisibles et inaudibles, mais que l'on peut mystérieusement percevoir. Selon lui, celui qui s'exerce à la lecture de ces ondes peut deviner l'étendue de leur appétit sexuel. Quelles que soient leur retenue et leur pudeur, Zaki bey est en mesure de pressentir cet appétit sexuel à travers le tremblement d'une voix, l'exagération d'un rire nerveux, et même à travers la chaleur d'une main qu'il serre. Quant à celles qui sont possédées par une lubricité diabolique et inextinguible, les "femmes fatales" comme il les appelle en français, ces femmes ténébreuses qui ne se sentent vraiment exister que dans un lit d'amour et pour qui aucun autre plaisir dans la vie n'est égal au plaisir sexuel, ces créatures douloureuses inexorablement conduites par leur soif de plaisir vers un destin atroce et fatidique, ces femmes-là, assure Zaki Dessouki, même si leurs visages diffèrent, présentent toutes la même apparence. Il invite ceux qui mettent en doute cette vérité à regarder dans les journaux les photographies de femmes condamnées à mort pour avoir été complices de leur amant pour le meurtre de leur mari. D'après lui, avec un peu d'observation on peut constater qu'elles ont toutes le même faciès, avec des lèvres souvent charnues, toujours entrouvertes, les mêmes traits épais et lascifs, le même regard brillant et vide comme celui d'un animal affamé.

C'est dimanche. Rue Soliman-Pacha, les boutiques ont fermé leurs portes, et les bars et les cinémas se remplissent de leurs habitués. La rue sombre et vide, avec ses boutiques closes et ses vieux immeubles de style européen, semble sortir d'un film occidental triste et romantique. Depuis le début de cette journée de congé, le vieux concierge, Chazli, a transporté son siège de l'entrée de l'ascenseur à celle de l'immeuble, sur le trottoir, pour contrôler ceux qui y entrent et ceux qui en sortent.

Zaki Dessouki est arrivé à son bureau un peu avant midi et son domestique Abaskharoun a tout de suite compris la situation. Depuis vingt ans qu'il travaille avec Zaki bey, Abaskharoun sait, d'un simple coup d'œil, l'état dans lequel il se trouve. Il sait ce que cela veut dire lorsque son maître vient au bureau excessivement élégant, précédé par l'odeur d'un parfum luxueux qu'il réserve aux grandes occasions, il sait ce que cela veut dire lorsqu'il est crispé, tendu, qu'il se lève, s'assoit, marche nerveusement, incapable de trouver une position satisfaisante, couvrant son impatience de brusquerie et de dureté : tout cela signifie que le bey attend sa première rencontre avec une nouvelle maîtresse. Aussi Abaskharoun ne se formalise-t-il pas lorsque le bey s'en prend à lui brutalement et sans raison. Il secoue la tête avec compréhension et finit rapidement de balayer la pièce puis, à grands coups de béquille sur le carrelage du long couloir, il arrive dans la salle où le bey est assis et lui dit d'une voix qu'une longue expérience a appris à rendre complètement neutre :

— Monsieur a une réunion ? Monsieur souhaite que je prépare le nécessaire ?

Le bey se met alors à l'observer, le regarde avec attention, comme s'il réfléchissait au ton qu'il allait employer pour lui répondre, il regarde sa *galabieh** de coton bon marché à rayures, toute déchirée, ses béquilles, l'emplacement de sa jambe coupée et son visage de vieillard, avec sa barbe blanche mal rasée, ses yeux étroits et rusés et ce sourire implorant et épouvanté qui ne le quitte jamais :

— Prépare en vitesse le nécessaire pour la réunion, répond alors brièvement le bey tout en sortant sur le balcon.

Dans leur langage commun, "réunion" veut dire que le bey va s'isoler dans son bureau avec une femme. Quant au "nécessaire", cela signifie certains rites qu'Abaskharoun organise pour son maître avant la partie fine : cela commence par une piqûre de fortifiant importé qu'il lui enfonce dans la fesse et qui lui fait chaque fois tellement mal qu'il pousse de grands soupirs et couvre de malédictions son domestique, cet âne aux mains maladroites et lourdes. Ensuite vient une tasse de café sans sucre, mélangé à de la noix de muscade, que le bey sirote lentement tout en laissant fondre sous sa langue un petit morceau d'opium. Pour terminer, un grand plat de salade est posé au milieu de la table, à côté d'une bouteille de whisky Black Label, de deux verres vides et d'un seau à glace rempli à ras bord. Pendant qu'Abaskharoun se livre avec diligence aux préparatifs, Zaki bey s'assoit au balcon qui donne sur la rue Soliman-Pacha, allume une cigarette et

* Large robe de coton généralement de couleur sombre qui est le vêtement traditionnel des classes populaires. Remis à la mode en blanc et avec une coupe différente par les islamistes.

se met à surveiller les passants. Ses sentiments vont de l'impatience fébrile d'une belle rencontre au pressentiment anxieux que sa bien-aimée Rabab puisse manquer le rendez-vous et lui fasse ainsi perdre les efforts d'un mois complet dépensé à la poursuivre. Il est obsédé par elle depuis qu'il l'a vue pour la première fois au *Cairo Bar* où elle travaille comme hôtesse. Elle l'a complètement ensorcelé et il s'est mis à fréquenter le bar tous les jours pour la revoir. Il l'avait décrite ainsi à un vieil homme de ses amis : "Elle incarne toute la beauté populaire, avec son côté canaille et aguichant. On dirait qu'elle sort d'une toile de Mahmoud Saïd." Puis il s'était montré plus précis : "Te souviens-tu de cette domestique que vous aviez chez vous et qui avait titillé tes rêves sexuels d'adolescent ? Tu avais toujours envie de te coller à son tendre derrière et de prendre à deux mains ses seins volumineux et turgescents pendant qu'elle lavait la vaisselle dans l'évier de la cuisine. Elle se débattait d'une façon qui te faisait encore plus coller à elle, tout en susurrant un excitant refus avant de se donner à toi : «Monsieur, ce n'est pas bien, monsieur...» C'est sur un trésor comme celui-là que je suis tombé avec Rabab."

Mais tomber sur un trésor ne veut pas dire le posséder. Pour sa bien-aimée Rabab, Zaki bey a dû subir bien des avanies : il a passé des nuits entières dans cet endroit sale, étroit, mal éclairé et mal aéré qu'est le *Cairo Bar*, étouffé par la foule et par l'épaisse fumée des cigarettes, assourdi par le volume de la sono qui n'arrêtait pas un seul instant de passer des chansons vulgaires et stupides, sans compter les disputes virulentes et les empoignades entre les habitués (un mélange de travailleurs manuels, de truands

et de débauchés), les verres de mauvais brandy qui brûlent l'estomac mais qu'il devait ingurgiter tous les soirs, les grossières erreurs de facture (qu'il feignait de ne pas voir) et auxquelles s'ajoutaient de gros pourboires pour le bar ainsi qu'un pourboire encore plus gros qu'il glissait dans le décolleté de Rabab. Quand ses doigts touchaient ses seins gonflés et frémissants, il sentait immédiatement se précipiter un sang chaud dans ses veines et l'envahir un désir presque douloureux tant il était fort et exigeant. Jour après jour, il n'avait cessé de lui proposer de le rencontrer en dehors de l'établissement et elle s'était dérobée avec coquetterie. Il avait renouvelé sa proposition sans perdre espoir, jusqu'à ce que, hier seulement, elle accepte de lui rendre visite à son bureau. Il était si heureux qu'il lui avait glissé cinquante livres dans son décolleté (et il ne le regrettait pas). Elle s'était tellement rapprochée de lui que son souffle brûlant effleurait son visage. Elle s'était mordu la lèvre inférieure et avait chuchoté d'une voix aguichante qui avait fait fondre tout ce qu'il lui restait de nerfs :

— Demain, mon chéri, je te récompenserai de tout ce que tu as fait pour moi.

Zaki bey supporta la douloureuse piqûre de fortifiant, il suçota l'opium et se mit à siroter son premier verre de whisky, suivi d'un second puis d'un troisième et il ne tarda pas à se détendre. Un sentiment d'euphorie l'envahissait et ses pensées commençaient à folâtrer dans sa tête comme des sons mélodieux... Il avait rendez-vous avec Rabab à une heure et, lorsque l'horloge sonna deux coups, Zaki bey était sur le point de perdre l'espoir, mais il entendit soudain les béquilles d'Abaskharoun heurter le carrelage du vestibule. Son visage apparut dans l'entrebâillement de la

porte et il lui dit, tout essoufflé par l'émotion, comme si cette nouvelle le réjouissait vraiment :
— Mme Rabab est arrivée, Excellence.

*

En 1934, le millionnaire Hagop Yacoubian, président de la communauté arménienne d'Égypte, avait eu l'idée d'édifier un immeuble d'habitation qui porterait son nom. Il choisit pour cela le meilleur emplacement de la rue Soliman-Pacha et passa un contrat avec un bureau d'architectes italiens renommé qui dessina un beau projet : dix étages luxueux de type européen classique : des fenêtres ornées de statues de style grec sculptées dans la pierre, des colonnes, des escaliers, des couloirs tout en vrai marbre, un ascenseur dernier modèle de marque Schindler... Les travaux de construction durèrent deux années complètes et le résultat fut un joyau architectural qui dépassait toutes les attentes au point que son propriétaire demanda à l'architecte italien de sculpter son nom, Yacoubian, au-dessus de la porte d'entrée, en lettres latines de grande dimension qui s'éclairaient la nuit au néon, comme pour l'immortaliser et confirmer sa propriété de cet admirable bâtiment. A cette époque, c'était la fine fleur de la société qui habitait l'immeuble Yacoubian : des ministres, des pachas, certains des plus grands propriétaires terriens, des industriels étrangers et deux millionnaires juifs (l'un d'eux appartenant à la fameuse famille Mosseïri). Le rez-de-chaussée était divisé en deux parties égales : un vaste garage, avec de nombreuses portes à l'arrière où étaient garées les voitures des habitants (la plupart de luxe, comme des Rolls-Royce, des